

L'unique chance

Les bombardements viennent de cesser.

Maman a allumé une bougie. Les larmes coulent dans son cou.

Je suis blotti au creux du lit, je n'ose pas bouger.

Notre cabane tremble encore, soutenue par les cris et les voix des hommes à l'extérieur.

Le feu tout autour ; des reflets orangés sur les parois des murs ; Il fait froid malgré la chaleur terrifiante de la guerre.

J'ai l'habitude de ce décalage et je sais que ce n'est pas prêt de s'arrêter.

Une odeur de légumes en train de bouillir. Maman est une magicienne. Il y a toujours de quoi manger et se délecter dans notre cahute.

Je ne sais pas comment c'est possible.

Papa vient de rentrer ; il en impose dans son uniforme, avec cette arme qui ne le quitte jamais. Il est accompagné d'un homme. Il n'embrasse pas maman comme d'habitude. Elle leur apporte du thé. Silencieuse.

Je reste sous les couvertures pour écouter leur conversation.

Je les entends difficilement. Le vacarme extérieur s'est amplifié. Sous les décombres la ville est encore plus bruyante. Je crois parfois que je vais devenir sourd. Les cris, les coups de feu et les râles fragilisent mes tympans.

L'homme parle davantage que mon père. Il s'agit de chiffres. Ils ne sont pas d'accord. Ils négocient quelque chose. Je le devine à travers leurs gestes et leurs expressions. Maman surveille la cuisson du repas.

Puis il se lève et sort.

Dans la pénombre, plus rien ne bouge. Mes parents sont immobiles.

Ma mère se retourne et tombe dans les bras de papa.

C'est la première fois que je les vois ainsi.

Elle parle la première :

« Je ne peux pas continuer et je ne peux pas partir »

« Nous allons pourtant le faire. Demain matin, dès l'aube, nous embarquerons » .

Ce sont les paroles de mes parents ce soir là.

Puis ma mère m'apporte de quoi dîner. Je déguste son potage assis sur le bord du lit puis je m'endors.

Dans le petit matin qui suit je me retrouve dans une grande barque parmi des hommes, des femmes, des enfants, serrés les uns contre les autres dans la brume matinale.

Blotti contre maman et papa. Le voyage va durer plusieurs heures.

A peine réveillés. Bercés par les flots et le ressac, vers le large.

Je suis heureux de partir.

Je regarde ces corps autour de moi, plein d'espoir.

L'homme qui me fait face chantonne et sourit. Il me paraît bien seul. Blotti dans une couverture, il y a longtemps que je ne me suis pas senti en sécurité comme maintenant. Presque un état de grâce.

Après m'être assoupi je ne sais combien d'heures, la mer se déchaîne. Mon père et ma mère me serrent contre eux, ne me lâchent pas.

Trempés, couverts de morve, hagards. Est-ce le souffle des Dieux cette tempête qui nous prend ? L'envie de vomir. L'impression d'être avalé par les flots.

Assommé par les trombes d'eau. Je m'accroche aux yeux, à toutes les prunelles que je croise et je reconnaiss l'homme.

Mais nous nous liquéfions, dégoulinons, reniflons, nous agrippons, nous griffons ; nos cris sont étranglés par l'eau. C'est un nouveau radeau de la méduse jusqu'à ce que la barque chavire.

J'ai dû lâcher mes parents.

Nos corps se sont d'abord mélangés puis j'ai assisté à la métamorphose de mon existence. J'ai su les avoir perdus à jamais avec une seule idée en tête, leur survivre.

Combien sommes-nous encore dans cette situation ? je ne sais pas ; Très peu, même si j'aperçois encore des bras et des mains tendus hors de l'eau, implorant le ciel et les Dieux. Je sens encore des membres contre moi. Je me dégage. Je fais corps avec la matière du canot, en buvant les tasses de cette eau salée. Mais je tiens et je suis toujours dans l'embarcation. Couché, presque inconscient, j'entends au loin comme un chant de râles qui se noie dans cet inimaginable.

Le trou noir.

Je pense être mort.

Un picotement au fond de la gorge. Je déglutis. Je suis vivant.

Mon corps désarticulé, trempé, comme noyé, échoué, sur cette plage de sable.

Puis ce rayon de soleil sur le visage et une sensation de chaleur extraordinaire. Quelques coups d'œil alentour. Je suis l'unique rescapé.

Vivant et seul au monde.